

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



II- *Fragments indicatifs* de Jean Racine

Gilles Cossette

Number 30, Summer 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39889ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cossette, G. (1983). Review of [II- *Fragments indicatifs* de Jean Racine]. *Lettres québécoises*, (30), 20–21.

Ainsi, Théodule, «ce putrescent fantoche», n'est pas seulement réduit en poussière par le dédain parfait de la Femme Nouvelle: il est à jamais réprouvé, condamné, damné: c'est le Maudit d'une religion dont la Femme est la déesse.

Cette création grotesque de Charlotte Boisjoli aurait une place de choix dans une éventuelle *Anthologie de la misandrie dans la littérature québécoise*, mais elle n'est certainement pas le meilleur texte du recueil. La plus belle nouvelle du *Dragon vert*, c'est *Fleur de braise*, aussi suave, exquise, délicate, que *Théodule* est violente. D'ailleurs, ce qui frappe, dans ce recueil, c'est l'étendue du registre de Charlotte Boisjoli. La longue expérience que cette comédienne a du théâtre, de la radio, de la télévision et du cinéma y est-elle pour quelque chose? Écrivain, elle peut passer de la furie sifflante et glapissante à une douceur, un raffinement d'artiste orientale. *Le dragon vert*, première nouvelle du recueil, fait penser, par la vivacité de l'imagination et la finesse des détails, à une estampe chinoise. *Fleur de braise*, par sa pureté et sa perfection, rappelle les *haiku* de la poésie japonaise. *La triste histoire d'un jaloux invétéré* est une classique tranche de vie à la Maupassant. *La main*, à propos de l'insatisfaction d'une épouse honorable, est plus subtilement subversive, dans sa sobriété, que *Scandale chez les bourgeois*, sur le même thème, trop théâtrale, peu convaincante. Les moins réussis de ces huit textes, à mon avis, sont *Le grand livre* et *Dédée*, à cause de chutes décevantes et de digressions mal justifiées, qui affaiblissent le récit. Je pense à l'histoire de la cuillère d'argent. Que de détours pour arriver à ce personnage d'ignoble mari riche qui, en mourant, lègue le gros de sa fortune à sa propre famille, ne laissant à sa veuve qu'une maigre pension et l'argenterie! Il y a bien un soupçon de misandrie là aussi...

Le dragon vert confirme ce que révélait *La chatte blanche*, le premier recueil du même auteur, ou plutôt, comme on dit aux Éditions de la pleine lune: «de la même auteure»: Charlotte Boisjoli a un joli brin de plume.

II- Fragments indicatifs

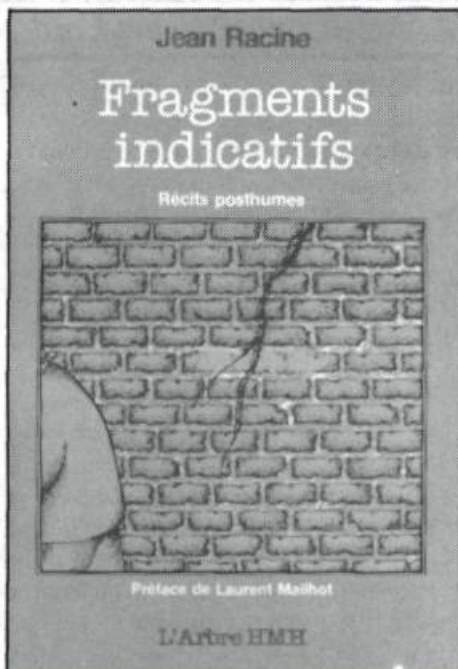
de Jean Racine
(Éd. L'Arbre HMH)

Jean Racine, homme d'affaires montréalais, importateur-exportateur, est mort en 1969, à cinquante et un ans, d'une maladie incurable. Son autobiographie, *Souvenirs en lignes brisées*, a paru la même année (chez Leméac), de même que des extraits de son journal, *Notes pour une autre fois*, dans les *Écrits du Canada français* (numéro 28). Des *Poèmes posthumes*, écrits au cours des dix dernières années de sa vie, ont été publiés, en 1977, chez Leméac. Et voici que viennent de paraître, aux éditions HMH, neuf «récits posthumes» réunis sous un titre un peu gris: *Fragments indicatifs*.

Le plus remarquable de ces textes, *Rencontres à midi*, porte en épigraphe quelques mots empruntés à *L'Enfer* de Dante: «Je parlerai d'abord de mes autres rencontres...»; mais les autres hommes que rencontre le narrateur de ce récit lui ressemblent comme des frères et ressemblent aussi aux personnages des autres *Fragments indicatifs*. C'est toujours le même héros, dirait-on, qui réapparaît, sous d'autres noms, dans d'autres décors, d'autres situations. L'homme dont parle toujours Racine est un solitaire et un nomade. Il a beaucoup vécu, en homme d'action intelligent et hardi, en hédoniste, aussi. Il a du plomb dans l'aile. Dans les pays du sud où l'amène son travail d'ingénieur, de commerçant ou de géographe, il a souvent eu l'occasion de mesurer l'étendue de la misère humaine. Il est désabusé, las, se sent vieux, et pense parfois à la mort comme ceux qui «finissent peu à peu par l'aimer et l'attendent avec une curiosité mêlée d'angoisse, comme l'heure d'un rendez-vous...» (p. 302). Seul dans un bar, dans une chambre d'hôtel ou dans une maison de campagne, il se livre, en buvant, à des réflexions amères. Ce lettré, qui a beaucoup fréquenté les poètes, a l'habitude de longues méditations sur la condition

humaine mais ne peut pas supporter que des liens trop étroit ou trop solides le rattachent à un seul être. Les femmes de sa vie sont une lointaine correspondante qu'il vouvoie, une maîtresse qu'il a abandonnée avec des enfants, une nièce qu'il renvoie vite aux plaisirs de son âge, une fiancée qu'il a refusé d'épouser, il y a longtemps, parce qu'il ne voulait pas d'un «bonheur qui avait la saveur d'une résignation». Légèrement misanthrope, amoureux de sa solitude, surtout, il aime garder ses distances. Quand il n'est pas seul, il cause avec des êtres sensibles que le hasard a mis sur sa route, qui ne resteront pas longtemps dans sa vie, mais avec qui il aura, pendant quelques heures, écouté et récité des vers de Machado, de Manrique ou de Pessoa. Il est éloquent et le sait; les rencontres sont souvent pour lui l'occasion de longs monologues, considérations élevées dont il se flatte de bannir la vulgaire anecdote, qui seraient ennuyeuses ou ridicules dans la réalité, mais qui s'intègrent parfaitement à des textes dont le style est souvent méditatif.

Le poète et le métaphysicien, en lui, ont parfois des moments d'émerveillement, mais il est malheureux. Il espérait vieillir dans la sagesse et la sérénité; ce rêve s'effrite lentement sous ses yeux. Il a beau se flatter d'être revenu de tout, dans la retraite où il peut satisfaire son goût de la contemplation, le détachement ne lui apporte pas la paix; un malaise s'installe insidieusement en lui et ébranle son stoïcisme. «Une accablante lassitude de soi comme des hommes s'empare alors de l'homme. Tout lui semble insipide, sans couleur ni chaleur, absurde en somme...». Il se sent épuisé, il est angoissé. Il ne trouve pas le repos; parfois il est rongé par le chagrin, comme dans le premier texte, qui a donné son titre au recueil. Frank est un homme mûr qui, comme Rodolphe, dans *L'Insoumise*, de Marie-Claire Blais, ne se remet



pas de la mort de son fils (appelé Paul, d'ailleurs, comme dans *L'Insoumise*). Mais son «égarement», son «vertige» révélaient un mal plus profond que celui de Rodolphe, médecin dévoué à qui l'épreuve a fait découvrir qu'il négligeait son bonheur personnel et celui des siens. Frank, ingénieur dans des pays en voie de développement, est un homme d'action saisi par le doute, un Occidental désillusionné, qui fait penser à Hemingway. «Cet homme qui a vaincu la solitude et peuplé l'univers, lui a donné un sens, je souhaite encore le retrouver, entendre de lui cette dernière expression qu'il cherchait et qu'il n'a pas trouvée...» (p. 24) En perdant son fils, Frank a perdu sa ferveur; Paul n'est plus, l'univers s'est dépeuplé: «...Dieu n'est pas mort... il n'existe pas (...) l'univers est vide. La terre, la mer, tout est muet. La beauté fait mal, car elle n'a pas de sens, elle est devenue absurde.» (p. 16) Frank est inconsolable, mortellement atteint. D'autres, comme Don Pablo, dans *Rencontres à midi*, sont tourmentés par le regret ou par le désespoir. L'humanité brisée dont parle Jean Racine est très proche de celle que dépeint Kérouac, dans *Tristessa* en particulier, histoire mexicaine, comme *Rencontres à midi*.

La souffrance morale de ces personnages est souvent accompagnée de maladies physiques qui semblent venir de l'âme. Le narrateur, dans *Rencontres à midi*, est recueilli par des inconnus qui l'ont trouvé ivre mort; il met plusieurs semaines à se remettre de ses excès, en

proie à la fièvre, à des langueurs inexplicables. Son médecin croit qu'il souffre surtout de la *difficulté d'être*: «...essayez tout de même, lui conseille-t-il, de détourner un peu votre regard de certaines choses, de questions que l'homme est parfois tenté de se poser avec trop d'insistance et d'anxiété...» (p. 207) Antoine, autre grand nomade solitaire, est atteint de leucémie. Dans *Lorsque s'ouvre une porte*, un convalescent qui a été traité pour une maladie incurable va se reposer au bord de la mer. Il doit affronter, seul, l'inexorable. L'écriture devient pour lui un moyen d'échapper à la solitude et au désespoir. C'est aussi le cas du narrateur, dans *Mais le jour viendra où ma main me sera distante*; malade, condamné, étendu sur un lit d'hôpital, oscillant entre la conscience et le délire, il persiste à recourir à la lecture, et surtout à l'écriture: «...je ne puis remuer que ces deux doigts qui tiennent cette plume et tracent ces lignes à l'aveugle sur un cahier ouvert à mon flanc.» (p. 73) Jusqu'à la fin, l'homme de Jean Racine a besoin des mots écrits et croit à leur pouvoir.

Ironie, acharnement du sort: la première édition de *Fragments indicatifs* est scandaleusement mal reliée. Quand j'ai eu fini de la relire pour écrire ce qui précède, pour recoller, à ma façon, tous ces fragments, le livre tombait en morceaux, les pages s'éparpillaient, il me fallait les classer comme des fiches. Jean Racine, qui a fait confiance, jusqu'au bout, aux livres et à l'écriture, mériterait que ses *Fragments indicatifs* soient un jour solidement et élégamment reliés. Pour que sa voix grave, qui parle noblement de la souffrance, continue à défendre le courage, la lucidité et la parole. Et qu'elle continue à être entendue. □

Renaud et Thériault en quarantaine au Cégep de Shawinigan

Il y a quelques mois, on suspendait le professeur Jean-Pierre Crête pour avoir inscrit à un de ses cours des contes de Yves Thériault et *Le Cassé* de Jacques Renaud. Par la suite, la direction du collège expliquait dans un texte auto-défense que la censure n'existait pas au Cégep de Shawinigan. Les professeurs avaient toute liberté quant au contenu de leurs cours à condition toutefois que... mais oui à condition qu'on se plie au jugement de la direction. C'est ce que Réginald Martel appelle la liberté conditionnelle. Il a bien raison.

ÉCRITS DES FORGES

AUTOMNE 1982

1- DERNIER PROFIL

de

Alphonse Piché \$6.50

« Alphonse Piché pousse son cri de révolte devant l'inavouable de toute mort, de tout vieillissement »

Gérald Gaudet, *Le Devoir*

2- DANS LA MATIÈRE RÉVANT COMME D'UNE ÉMEUTE

de

Claude Beausoleil \$8.00

« Cette voix sera l'une des plus importantes des années 80 »

Michel Beaulieu, *Livre d'ici*

3- DANS LE DELTA DE LA NUIT

de

Élise Turcotte \$5.00

« ... écriture qui vise à l'essentiel... Ses textes témoignent d'une capacité peu commune à l'introspection »

Michel Beaulieu, *Livre d'ici*

4- SCÉNARIO GRAMMATICAL de

Daniel Dargis \$5.00

« ... grammaire des raffales et déferlements »

Hélène Dorion, *Québec français*

ÉCRITS
DES FORGES,
2095, rue Sylvain,
Trois-Rivières, Québec, G8Y 2H6